

WEEK-END CULTURE

THÉÂTRE

La femme savante et la mort

W/T

Texte de Margaret Edson. Mise en scène de Denise Guilbault. Au Théâtre de Quat'Sous jusqu'au 18 mars.

MARIE LABRECQUE

Quand on a toujours vécu par l'esprit, comment accepter d'être vaincu par son corps? Douleuse déchéance à laquelle est confrontée la protagoniste de W/T, une intellectuelle de haut vol pour qui la mort était d'abord un concept exploré dans des poèmes du XVII^e siècle, une énigme métaphysique. Jusqu'à ce qu'un cancer foudroyant la frappe.

Il aura fallu attendre dix ans pour voir dans un théâtre franco-montréalais cette pièce acclamée de Margaret Edson. Mais notre patience est récompensée. Monté avec intelligence et sensibilité par Denise Guilbault, le spectacle du Quat'Sous est une expérience bouleversante. Troublante, même. Impossible d'y échapper au spectre de la maladie et de la Fauchuse.

Seuls l'esprit sardonique et l'humour sec déployés par le personnage principal permettent de résister à ce récit d'une mort annoncée, campé dans une chambre d'hôpital à la blancheur clinique. Et la saine distanciation qu'a choisie l'auteur: Vivian Bearing s'adresse directement au public pour raconter son histoire, avec une ironie qui évite le pathos.

Et il en faut beaucoup pour endurer l'humiliation triviale de sa condition de malade, quand on a brillé dans les sphères de l'abstraction. Cette prof de littérature se voit désormais transformée en cobaye pour traitement expérimental, en objet d'étude, voire en bête de cirque au profit des étudiants en médecine. On la confie ainsi aux soins d'un interne maladroit (très juste Jean-François Nadeau), qui se révèle être l'un de ses anciens étudiants. Or, comme elle, il est beaucoup plus intéressé par la recherche que par ce détail encombrant qu'est l'«humain»...

Jonglant avec des concepts littéraires, W/T est une pièce brillante qui dépasse la simple étude de cas, le «drame d'une femme se mourant du cancer». Un texte sur la langue, aussi. Entre la spécialiste du poète britannique John Donne et les médecins au jargon scientifique, chacun a son vocabulaire propre. Et l'illusion, peut-être, qu'on peut tenir la mort à distance en l'analysant comme une simple question de ponctuation dans un sonnet ou en décomposant la maladie en chiffres et en données de labo.

Avec sa diction soignée et sa distinction naturelle, Louise Turcot incarne parfaitement l'autorité intellectuelle de Vivian. Crâne et âme à nu, la comédienne donne un tranchant acéré, mais aussi une fragilité bouleversante à cette femme au tempérament intranquille, qui s'est toujours refusé à toute sentimentalité. Margaret Edson a fait de son héroïne un être très solitaire, une professeure implacable qui a tout misé sur l'esprit.

La pièce dépeint une antinomie entre l'intellect (Vivian et les médecins) et la chaleur humaine (incarnée surtout par l'infirmière de Dominique Pétin), comme si les deux ne pouvaient aller de pair. Il faudra le personnage d'une ancienne professeure (Françoise Faucher) pour les concilier à la fin, dans une scène magnifique où il n'est pas anodin qu'on retourne aux mots simples de l'enfance.

Donnant une leçon d'humilité à cette fière érudite contrainte d'abdiquer son pouvoir, W/T rappelle que nous sommes tous démunis devant la mort. Le corps finit par avoir le dernier mot.

Collaboratrice du Devoir

François Parenteau tourne la page

LOUISE MAUDE RIOUX SOUCY

Même si l'ombudsman des services français de la Société Radio-Canada a écarté les accusations de censure pour avoir mis fin à son contrat à l'émission Samedi et rien d'autre, l'humoriste François Parenteau n'en garde pas moins le sentiment qu'il y a deux poids, deux mesures à la société d'Etat. S'il ne conteste pas la légalité de la décision de la SRC, le membre des Zapatistes s'inquiète de ce qui l'a «motivé». «Aujourd'hui, il m'est impossible de dire que Radio-Canada a de la tolérance. Comment expliquer qu'on m'ait retiré le micro mais qu'on le laisse à des gens comme Don Cherry [le commentateur controversé de Hockey Night in Canada]?»

Encore aujourd'hui, François Parenteau estime que

le moment choisi par Radio-Canada, alors que des élections fédérales battaient leur plein, soulève des questions. Il n'achète pas non plus l'argument voulant que tous les points de vue soient égaux sur la Première Chaîne. «Oui, ils vont continuer à recevoir des souverainistes comme Joseph Facal, mais ce sont des gens qui sont liés à un parti politique. Moi, je ne suis pas lié à un parti, et je crois que cela dérange beaucoup plus.»

Maintenant que la poussière est retombée, le Zapatiste reconnaît qu'il y a aussi eu du bon dans cette affaire, outre la publicité faite autour de ses Délits d'opinion publiés en janvier. Tout ça a en effet soudé les Zapatistes, qui ont décidé de recentrer leurs énergies sur leurs projets communs. Le geste du collègue Christian Vanasse, qui a abandonné sa chronique à Inductif présent par solidarité, a agi comme un catalyseur.

En ce moment, le groupe rédige les textes du prochain cabaret qui aura lieu le 1^{er} mars au Lion d'Or, sous le thème des «Invasions lucides». Mais il ne faudrait pas être surpris de le voir rebondir ailleurs, en baladodiffusion par exemple. Le site Internet du groupe pourrait également prendre du galon et offrir du nouveau contenu audio.

Quant à un éventuel retour de l'humoriste à Radio-Canada, il faudra attendre encore un peu. «Mon premier réflexe a été de dire que j'irai travailler à Radio-Canada quand ça s'appellera Radio-Québec, pas avant. Mais je suis conscient que c'est plus complexe que cela. Une chose est certaine, je ne travaillerai pas sous cette direction-là.»

Le Devoir

Mort annoncée d'un orchestre

ANNE MICHAUD

La ville de Gatineau est désormais la seule des dix plus grandes villes du Québec à ne pas avoir d'orchestre symphonique. En effet, même si l'Orchestre des concerts symphoniques de Gatineau existe encore sur papier, en pratique c'est un orchestre qui n'a plus de directeur ni d'employés, qui n'a pas de projet de concert et qui ne recevra aucun crédit budgétaire de la municipalité en 2006.

Fondé il y a 23 ans, l'Orchestre de chambre de Hull est devenu l'Orchestre des concerts symphoniques de Gatineau (OCSG) au moment de la fusion des villes de Hull et Gatineau, mais ce nouveau nom n'a pas empêché l'OCSG d'accumuler des déboires de

toutes sortes. Malgré un budget de 200 000 \$ par année, l'OCSG n'arrivait pas à payer ses musiciens selon les tarifs en vigueur et à créer des rendez-vous qui auraient fidélisé les mélomanes de l'Outaouais. De plus, la situation géographique de Gatineau mettait l'OCSG en concurrence directe avec l'Orchestre du Centre national des Arts et l'Orchestre symphonique d'Ottawa.

Le départ du directeur artistique, le chef Louis Lavigueur, en 2004, n'a fait que confirmer le malaise qui régnait au sein de l'orchestre, qui a annulé la plupart des concerts prévus en 2004 et 2005. En mars 2005, la Ville de Gatineau a suspendu l'octroi des crédits budgétaires qui lui étaient normalement alloués et a mis sur pied un comité de travail ayant le mandat de relancer l'OCSG, en s'attaquant prioritairement au déficit accumulé de 50 000 \$.

Le coup de grâce est venu à la fin de l'été 2005: alors que le conseil d'administration mettait la dernière touche à son plan de relance, le Conseil des arts et des lettres du Québec lui a annoncé que la subvention récurrente qui était normalement accordée serait annulée à compter de 2006. Ce recul sur le plan financier a rendu la situation de l'OCSG tellement précaire que le conseil d'administration n'a même pas pris la peine de présenter une demande de subvention à la Ville de Gatineau pour l'année 2006. Aucun crédit budgétaire ne lui a donc été accordé lors de l'octroi des crédits aux organismes culturels plus tôt cette semaine, ce qui signe à toutes fins utiles l'arrêt de mort de l'orchestre.

Collaboratrice du Devoir

DANSE

Équilibre parfait

L'EXPÉRIENCE SHEN WEI

Chorégraphie et interprétation: Shen Wei Dance Arts; présentée par les Grands Ballets Canadiens Jusqu'au 25 février à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts

FRÉDÉRIQUE DOYON

La soirée porte bien son nom. Avec L'Expérience Shen Wei, double programme soigneusement équilibré, la compagnie sino-américaine Shen Wei Dance Arts initie le public à une sagesse inédite de la danse, à la jonction des esthétiques orientales et occidentales.

Le spectacle s'ouvre avec Le Sacre du printemps. On pouvait s'attendre à des redites, des clins d'œil au déchainement humain, animal ou naturel qu'appelle généralement la musique de Stravinski. Après tout, il s'agit d'une 170^e lecture du célèbre opus dans l'histoire de la danse. Rien de tout cela; cette énième proposition, très abstraite, livrée sur une version épurée du Sacre — celle pour piano à quatre mains de Fazil Say —, fascine. Malgré l'incroyable richesse individuelle des gestuelles interprétées par chacun des dix danseurs (dont le chorégraphe Shen Wei), ceux-ci semblent tous mus par la même force unificatrice, fluide comme une vague ou une rafale.

Sur la scène totalement dépourvue, les coulisses ouvertes, les danseurs arrivent un à un, le visage poudré de talc, le dos très droit, avec cette petite démarche rapide qui

fait la marque de la compagnie. Alors que la musique prend de l'ampleur, chaque individu déballe un flot de mouvements qui lui est propre, un chaos contrebalancé par la répétition bien dosée de mêmes séquences et par quelques segments de groupe très rarement à l'unisson — comme celui où tous s'avancent à l'avant-scène et ferment les yeux, semblant vivre en rêve la fureur de la musique. Aucune articulation n'est épargnée; chaque membre tourne dans un axe différent.

Avec Folding, on entre dans un univers méditatif et étrange, ponctué de chants bouddhiques tibétains et de la musique de John Tavener. Le haut du corps droit et enduit de talc, des personnages vêtus de longues jupes rouges ou noires et affublés d'étranges coiffes coniques, déambulent deux par deux, à petits pas rapides, de l'avant à l'arrière-scène. Ils prennent ensuite d'étranges postures, très lentement, tantôt comme des statues, tantôt le torse arqué et la tête penchée comme des êtres en prière ou d'un niveau d'intelligence supérieure.

La pièce ressemble à une suite de tableaux d'une grande beauté visuelle aux compositions étudiées. Une proposition esthétique si forte qu'elle semble parfois se figer. N'empêche, on est renversé par ces œuvres d'une maturité et d'une richesse assez exceptionnelles considérant la jeunesse de leur créateur (38 ans) et de la compagnie (à peine six ans).

Le Devoir

La sorcière démasquée

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Humperdinck: Hänsel und Gretel. Mireille Lebel (mezzo, Hänsel), Marianne Lambert (soprano, Gretel), Isabelle Leclerc (soprano, la sorcière), David-Olivier Chénard (baryton, le père), Caroline Bleau, (soprano, la mère), Orchestre de l'Université de Montréal. Salle Claude-Champagne, jeudi 23 février. Jusqu'au 26 février. Même distribution demain.

CHRISTOPHE HUSS

Après la première de Hänsel und Gretel, hier soir, on peut vous révéler un secret: la véritable identité de la sorcière, affublée du nom de «Grignotte» dans le programme. C'est Jean-François Rivest, en personne!

Hänsel und Gretel à la Salle Claude-Champagne pose un problème qui n'apparaissait pas dans les Noces de Figaro en 2005: le succédané de scène créé en surélévation derrière l'orchestre fonctionne raisonnablement avec un certain type d'orchestration. Avec un wagnérien tel que Humperdinck et la générosité romantique de Rivest, l'orchestre, dégagé, occupe quasiment tout le volume sonore disponible, obligeant les chanteurs à forcer ou à dispa-

raître. Les instrumentistes, cravachés par Rivest, grignotent «l'espace-son» et les chanteurs suent...

C'est Marianne Lambert en Gretel qui se fait manger en premier, avant de retrouver ses marques de temps à autre. La voix est belle mais bouge déjà beaucoup. Par contre, le mezzo très bien placé, quoiqu'un peu nasillard, de Mireille Lebel s'en tire très bien. Il y a là du beau matériau à cultiver. C'est encore plus vrai pour Caroline Bleau (la mère). Je suivrai avec curiosité le cheminement de cette voix qui pourrait devenir wagnérienne. David-Olivier Chénard devra agir et chanter moins frustrément.

Avec les moyens du bord, Alice Ronfard, aidée par les éclairages à nouveau inventifs et poétiques de Nicolas Ricard, réussit un beau spectacle, fait exister les personnages et trouve de belles solutions pour figurer la maison de la sorcière.

Quant à cette dernière, la pauvre Isabelle Leclerc, qui semble bien chanter, elle est obligée de camper le personnage d'une baba-yaga grotesque, qui passe son temps à se trémousser, attifée comme une dragqueen fêlée sous extase.

Ce n'est pas le rôle le plus gratifiant d'une soirée où il n'était pas facile d'être chanteur. Au moins, à l'orchestre, l'évidence sautait aux oreilles: que cet opéra est fabuleusement écrit et orchestré!

À LA TÉLÉVISION

Table with columns for channel, time slot, and program name. Includes programs like Le Téléjournal, Turin 2006, J.E. / Autos modifiées, Les Anges de la rénovation, etc.

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

NOS CHOIX CE SOIR

Paul Cauchon

IL VA Y AVOIR DU SPORT

Pierre Lebeau est invité. Il devra commenter deux débats. D'abord, «Pour ou contre la semaine de quatre jours», mais aussi un débat très délicat, «Faut-il s'autocensurer pour l'islam?».

Télé-Québec, 19h

AUGER ENQUÊTES

Le journaliste Michel Auger part sur les traces de meurtres non résolus.

TQS, 20h30

À LA DI STASIO

Question de mettre un peu de soleil et de vitamines dans ce mois de février qui s'étire. Josée di Stasio propose différentes recettes inspirées des agrumes.

Télé-Québec, 21h

CARMIN PROFOND

Un film déroutant du cinéaste mexicain Ripstein, qui s'inspire d'un célèbre fait divers des années 40 au Mexique, alors que deux escrocs minables avaient semé la désolation autour d'eux.

Arté, 22h30

Advertisement for 'Ce soir 21 h À la di Stasio' featuring a woman and a man, with text about a pill and granule for insomnia, and a 22h show 'Belle et Bum'.